

Naissance, mort et survie des races humaines

Albert et Jaqueline DUCROS

RESUME DE LA COMMUNICATION PRESENTÉE AU COLLOQUE «TOUS PARENTS, TOUS DIFFÉRENTS»

Les deux expositions récentes de Paris et de Bruxelles «Tous parents, tous différents» le montrent, la mise en évidence du polymorphisme génétique au sein de l'espèce humaine conduit à rejeter l'existence de races au contenu bien défini et aux limites nettes, et sur le nombre desquelles les biologistes s'accorderaient.

Cette constatation n'est certes pas nouvelle et, depuis quelques décennies, plusieurs chercheurs ont apporté des arguments pour contester la validité de la notion de race chez l'Homme. On observe cependant une contradiction entre le résultat des analyses savantes sur le polymorphisme génétique et les conclusions du sens commun pour qui, d'évidence, la population de la terre rassemble des races différentes. En outre, le monde savant lui-même reste partagé. Ainsi le démontre une récente enquête menée aux USA : suivant les disciplines — de la psychologie à l'éthologie —, 22 à 73% des scientifiques interrogés admettent qu'il y a des races biologiques à l'intérieur de l'espèce *Homo sapiens*.

Qu'est-ce-à-dire ? Ceux qui admettent peu ou prou l'applicabilité de la notion de race à l'Homme sont-ils des savants rétrogrades conservant des idées du 19^e siècle ? Pire, sont-ils des racistes, avoués ou non, qui acceptent l'existence de races humaines pour pouvoir distinguer une hiérarchie entre elles ? A l'inverse, l'ambition généreuse de saper les fondements du racisme conduit-elle des biologistes à nier la diversité raciale parce qu'elle fournirait des arguments aux racistes ? Ou encore, parlant de races, les uns ou les autres désignent-ils le même objet ? Il est utile, à ce propos, d'examiner comment, historiquement, la notion de race humaine est née, à vécu et a survécu.

Depuis son introduction en français, le terme «race» a revêtu plusieurs acceptions qui font qu'il reste polysémique de nos jours (engance, famille, sang noble, lignée, comportement commun, subdivision de l'espèce zoologique, etc.). Alors que depuis la fin du 19^e siècle, et s'appliquant à l'Homme, il ne devrait corres-

pondre qu'à des groupes définis biologiquement, un dictionnaire usuel, le *Petit Robert*, utilise pourtant comme critères de définition de la race aussi bien des caractères physiques (première acception) que psychiques et culturels provenant d'un passé commun (deuxième acception).

Le contenu anthropologique actuel du mot race trouve sa source dans la description des différents peuples de la terre par les Européens depuis l'époque médiévale, notamment à partir des relations de voyages d'exploration. On s'est d'abord interrogé sur la nature — humaine ou non — des «sauvages» rencontrés, et si différents dans leurs mœurs ou leur aspect extérieur. En 1537, il fallut une bulle papale (*Sublimis Deus...*) pour décréter qu'ils avaient une âme. Selon le schéma de la description de la nature hérité du Moyen-Age, ces sauvages ont été intégrés à «la chaîne des êtres». Or, l'échelle des êtres était organisée hiérarchiquement, y compris pour décrire la société européenne — des laboureurs aux monarques —. Aussi les peuples «sauvages» ont-ils très naturellement trouvé une place sur cette échelle dont ils représentaient un barreau inférieur à celui de l'homme civilisé, ce dernier précédant les Anges et Dieu. L'idée de hiérarchie, quelle qu'elle soit, est d'origine ancienne dans la pensée européenne. L'historien attribue à William Petty, dans son essai «The Scales of Creatures» (1676–1677), la première division de l'humanité en différentes sortes (*kinds*) au lieu de nations.

Par la suite, le père de la systématique binomiale, Charles Linné, dans son «Système de la nature», crée l'ordre des Primates et y introduit le genre *Homo*. Dans la 10^e édition (1758), à côté des espèces géographiques (*europæus*, *asiaticus*, *americanus*, *afæ*) existent les espèces *ferus* (sauvage) et *monstruosus*, auxquelles s'ajoute *Homo troglodytes*, qui amalgame les descriptions imprécises de singes anthropoïdes et d'hommes africains albinos. Ainsi, à la période pré-évolutionniste, le rapprochement des hommes et des singes d'une part, de différentes catégories d'hommes d'autre part, qu'ils fussent monstrueux ou simiesques, ne pose pas de problème. En effet, toutes les catégories, des plus simples aux plus

complexes, sont de création divine séparée et il n'y pas de relation de parenté, de filiation entre elles.

Blumenbach, un «père fondateur» de l'anthropologie, dans sa thèse *De Generis Humani Varietate Nativa* (1ère édition, 1775), introduit une classification raciale en cinq grands groupes dont des appellations — comme caucasoïdes (*Caucasian*, en anglais) pour désigner l'homme blanc européen — ont subsisté. Par la suite, dans la deuxième moitié du 19^e siècle surtout, la réalité des races humaines étant admise, il revient à la science de les décrire le plus précisément possible, tâche que s'assigne une nouvelle discipline en développement, l'anthropologie physique. D'où la multiplicité des classifications subdivisant, en fonction de la variété des caractères considérés, les trois grands races reconnues des grandes zones géographiques : en Afrique (Négroïdes), en Europe (Caucasoïdes), en Asie continentale (Mongoloïdes). C'est le moment d'un large débat sur la réalité même des races, leur fixité ou labilité, leur «perfectibilité», les facteurs qui les engendrent, l'adaptation au milieu et l'action des causes extérieures sur leur aspect, les liens entre caractères physiques et moraux, l'existence des races fossiles, les effets des «mélanges»... Débat auquel s'ajoute la querelle entre monogénistes et polygénistes sur l'origine unique ou multiple du genre humain. Après la parution de «L'origine des espèces...» de Darwin (1859), l'avènement de l'évolutionnisme renforce sans doute l'existence du concept de «races primitives». Selon le schéma gradualiste de l'évolution, certains les considèrent alors comme des étapes d'une évolution ascendante menant aux «races civilisées».

En 1900, avec la redécouverte des lois de Mendel, une nouvelle discipline apparaît. Le développement de la génétique des populations, l'étude des bases théoriques de la diversité, la découverte de caractères d'hérédité connue amène une nouvelle approche de la variabilité anthropologique. D'une part, les facteurs de diversification au sein des espèces naturelles sont identifiés (mutations, dérive génétique et effet du fondateur, sélection naturelle, isolement, etc.), d'autre part la découverte de systèmes sanguins (tels les groupes ABO, Rhésus, etc.) permet une description qui s'affranchit des caractères morphologiques et de transmission héréditaire inconnue utilisés par les anciens classificateurs. Mais ceci ne conduit pas à l'abandon de la notion de races humaines. Boyd en est un exemple en 1952, pour qui les races peuvent être considérées comme des super populations mendéliennes dont

les critères de distinction sont des fréquences génétiques de systèmes bien définis. Il se félicite même de la concordance des cinq grands groupes qu'il identifie avec ceux décrits par ses prédécesseurs morphologistes. Bien qu' à partir des années 60 l'applicabilité de la notion de race à l'Homme soit de plus en plus discutée, certains généticiens réputés, tel Dobzhansky (1966), ou des anthropologues, tel Garn (1964), soutiennent que la description raciale de la variabilité humaine est possible, tout en déclarant que le nombre de races définissables est affaire de convention suivant le niveau de finesse recherché.

Mais la mise en évidence de systèmes génétiques de plus en plus nombreux contribue à démontrer le grand polymorphisme des populations humaines. Des études, telle celle de Lewontin (1984) aux USA, montrent que le patrimoine génétique de l'humanité, pour les systèmes connus, est partagé par l'ensemble des populations humaines, quelle que soit leur désignation «raciale» ou que les différences observées entre populations ne représentent qu'une part minoritaire de ce patrimoine. Elles soulignent aussi que la variabilité anthropologique à l'intérieur d'une population est grande, alors que la différence moyenne entre deux populations est souvent réduite. Cependant, la constatation que l'humanité présente un continuum de variations biologiques sans séparations tranchées n'est pas nouvelle. Elle avait été soulignée par les anciens classificateurs eux-mêmes, à commencer par Blumenbach — y compris pour la couleur de la peau —. Ainsi, du 18^e au 20^e siècle, l'observation d'un continuum de variation n'apparaît pas être un obstacle à la description de catégories raciales chez l'Homme.

L'histoire des sciences nous apprend aussi que les critiques de la notion de race ou les tenants de la hiérarchie des races appartiennent à des bords *a priori* inattendus : ainsi, en France, un homme politique qualifié «de gauche», Jules Ferry, initiateur des grandes libertés publiques (presse, réunion, syndicats), défenseur de l'enseignement laïque et accessible à tous dès le plus jeune âge, de l'accès des femmes aux études secondaires, a été aussi le moteur de la politique coloniale de la France arguant que les «races supérieures» ont le devoir de civiliser les «races inférieures». En Allemagne, dès le début du 20^e siècle, les généticiens critiquent l'anthropologie traditionnelle héritée des anatomistes; à la veille de la seconde guerre mondiale, les fondements de la raciologie sont niés par des scientifiques qui pourtant collaborèrent à la politique nazie, tel

Otto Resche, devenu officier de la S.S.

Cependant, le concept de race humaine reste prégnant de nos jours comme l'enquête américaine citée plus haut l'illustre. Sans doute, la race n'a plus aujourd'hui le caractère opérationnel en anthropologie physique et en biologie humaine qu'on lui donnait autrefois, en fournissant des critères *a priori* de choix d'échantillons dans les comparaisons de populations. Pourtant, la littérature actuelle use encore souvent de la terminologie de la taxinomie raciale classique. Un traité de génétique humaine renommé, — celui de Vogel et Motulsky (1986) — considère que «... la subdivision en trois races principales, Négroïdes, Mongoloïdes et Caucasoïdes est incontestée...»

Rappelons aussi l'action de l'UNESCO qui, après la deuxième guerre mondiale, s'est mobilisée en organisant différentes rencontres de scientifiques contre l'idée de hiérarchie raciale et le racisme. Des années 50 aux années 80, ces experts ont exprimé leurs critiques sur l'applicabilité de la notion de race à l'homme, mais non sans quelques contradictions : maintien de l'existence des trois grands races dans les premières déclarations, voire acceptation par certains de l'existence d'une diversité «raciale». Récemment encore, en 1993, l'Association Américaine des Anthropologistes, a voulu actualiser la déclaration de l'UNESCO sur les aspects biologiques de la race. Malgré un accord général sur l'esprit du texte élaboré, il fut rejeté, ayant achoppé sur la phrase suivante : «Actuellement, on admet que le concept de race a peu de valeur scientifique face aux autres unités d'analyse biologique et sociale et persiste comme convention sociale facilitant la discrimination.»

En outre, alors que la situation de l'après-guerre avait d'abord conduit penseurs et institutions politiques à défendre l'universalisme dans de nombreux domaines, à l'inverse, de nombreuses revendications identitaires se sont manifestées depuis sur des critères divers (langues régionales, cultures, religions, ethnies...). Et, actuellement, on observe que des groupes cherchent à définir leur identité sur des critères biologiques. Le «mélanism» étant un exemple extrême de ce phénomène, et qui prétend à la supériorité physiologique et intellectuelle des populations mélanodermes conférée par leur quantité de «neuromélanine».

L'approche historique de l'appréhension de la race nous montre ainsi que la diversité des opinions ne se réduit pas à une opposition manichéenne entre rétrogrades ou progressistes,

racistes ou antiracistes, scientifiques ou profanes.

Depuis l'apparition de ses ancêtres, il y a 200.000 ans peut-être, l'*Homo sapiens*, s'est peu à peu répandu sur toute la planète. En se dispersant et en colonisant des milieux contrastés de l'écoumène, il a été soumis à des pressions de sélection variées et aux divers facteurs de différenciation génétique. Il est certain que, comme chez toute autre espèce animale ubiquiste, des phénomènes de raciation se sont produits en son sein en dépit de la contre-raciation qu'engendrent les migrations et les échanges génétiques inter-populationnels. La diversité biologique humaine actuelle est le résidu observable de cette aventure. Comme l'esprit humain est enclin à conceptualiser les différences et à les nommer, il n'est pas surprenant que malgré le continuum de la variation anthropologique, il ait été amené, à ce propos comme dans bien d'autres domaines, à réduire la complexité en un nombre limité de catégories descriptives malgré le chevauchement de leurs contours.

Polysémique, le terme race est d'emploi variable. Au sein du monde scientifique même on est passé du concept de «race pure originelle» à la notion de population mendélienne acceptable par les généticiens. La contradiction entre les conclusions savantes tirées du polymorphisme démontré des systèmes génétiques et celles du sens commun qui observe des différences raciales «évidentes» repose aussi sur le fait que les premières sont tirées de l'analyse de génotypes invisibles alors que les secondes reposent sur des caractères phénotypiques externes qui restent négligés par la biologie moderne tant que leur bases génétiques ne sont pas élucidées.

Quant au racisme, les sociologues ont déjà bien montré qu'il découle d'une peur de l'«Autre» et quelle que soit la nature de la différence invoquée (l'hétérophobie selon Albert Memmi). Ainsi, les manifestations de discrimination, d'exclusion, d'esclavage, d'extermination d'un groupe par un autre se produisent sans nécessairement s'appuyer sur des critères raciaux distinctifs. Le racisme n'a pas besoin des races pour exister. Des exemples proches nous montrent à quelles actions de «purification» l'ethnie sert de prétexte.

Bibliographie

BENDYSCHÉ, Th., 1865. *The Anthropological treatises of Blumenbach and Hunter*. Published for the Anthropological Society, by Longman, Roberts and Green, London, 406 p.

- BLUMENBACH, J. F. : voir Th. Bendyshe (1865). Paris : 197–262.
- BOYD, W. C., 1952. *Génétique et races humaines. Introduction à l'anthropologie physique moderne*. Payot, Paris, 361 p.
- DOBZHANSKY, T., 1966. *L'homme en évolution*. Flammarion, Paris, 432 p.
- DUCROS, A., 1992. La notion de race en anthropologie physique : évolution et conservatisme. In : «Sans distinction de ... race». *Mots. Les langages du politique*. Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, 33 : 121–141.
- GARN, S. M., 1964. *Les races humaines*, Préface de Jean Hiernaux. Vigot, Paris, 167 p.
- LANGANEY, A., HUBERT VAN BLIJENBURGH, N., SANCHEZ-MAZAS, A., 1992. *Tous parents, tous différents*. Laboratoire d'Anthropologie du Musée de l'Homme, Raymond Chabaud, Paris, 71 p.
- LEWONTIN, R. C., 1984. *La diversité des hommes. L'inné, l'acquis et la génétique*. Belin, Paris, 179 p.
- MASSIN, B., 1993. Anthropologie raciale et national-socialisme : heurs et malheurs du paradigme de la «race». In : J. Olf-Nathan (éd.) : *La science sous le IIIe Reich*. Le Seuil, Paris : 197–262.
- ORTIZ DE MONTELLANO, B., 1993. Melanin, Afrocentricity, and Pseudoscience. *Yearbook of Physical Anthropology*. (American Journal of Physical Anthropology, supplement 17), Yearbook Series, 36 : 33–58.
- REYNOLDS, L. T. et LIEBERMAN, L., 1993. The rise and fall of "race". *Race, Sex & Class* : 1(1) : 109–128.
- UNESCO, 1965. Proposition sur les aspects biologiques de la question raciale. *Revue internationale des sciences sociales*, 17(1) : 167–171.
- UNESCO, 1967. *Déclaration sur la race et les préjugés raciaux*. Paris, 26 septembre 1967.
- UNESCO, 1969. *Race and science*. Columbia University Press, New-York, 506 p.
- UNESCO, 1982. *Racisme, science et pseudo-science*. Actes du colloque réuni en vue de l'examen critique des différentes théories pseudo-scientifiques invoquées pour justifier le racisme et la discrimination raciale. Athènes, 30 mars–3 avril 1981. Unesco, Paris.
- VOGEL, F. et MOTULSKY, A. G., 1986. *Human genetics. Problems and approaches*. Springer Verlag, Berlin, Heidelberg, New-York, 807 p.

Adresse des auteurs :

A. et J. DUCROS
 UMR 9935 et GDR 890 du C.N.R.S.
 Université Paris 7, Denis Diderot, Case 7041
 2, Place Jussieu
 F-75251 Paris Cedex 05 (France)

Manuscrit reçu le 25 mai 1994